



Cahiers de praxématique

32 | 1999

L'imparfait dit narratif

L'imparfait narratif : point de vue (et images du monde)

The narrative imparfait and the inference of a viewpoint.

Louis de Saussure et Bertrand Sthioul



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2855>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1999

Pagination : 167-188

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Louis de Saussure et Bertrand Sthioul, « L'imparfait narratif : point de vue (et images du monde) », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 32 | 1999, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 30 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2855>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

L'imparfait narratif : point de vue (et images du monde)

The narrative imparfait and the inference of a viewpoint.

Louis de Saussure et Bertrand Sthioul

1. Introduction

- 1 La recherche sur l'imparfait, et en particulier sur l'imparfait dit *narratif*, dont cet article espère rendre compte, a été menée dans une réflexion générale sur les temps verbaux et la référence temporelle dans le cadre de la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson et des travaux de Jacques Moeschler à Genève. Les désinences verbales sont, pour la théorie de la pertinence, des expressions linguistiques dénuées de signification conceptuelle, mais qui fournissent un certain nombre d'instructions organisées entre elles qui permettent au destinataire de situer les événements dans le temps, et le cas échéant, de tirer un certain nombre d'effets supplémentaires. C'est dans ce cadre que nous défendrons dans cet article la proposition générale selon laquelle l'imparfait déclenche un traitement instructionnel à partir d'une unique sémantique fondamentale.
- 2 Après être revenus sur les notions essentielles de la théorie de la pertinence, nous évoquerons ce que les approches traditionnelles de l'imparfait en termes de référence temporelle ont apporté, en rappelant brièvement les insuffisances de ces descriptions. Nous développerons alors une description de l'imparfait et en particulier de l'imparfait narratif selon de nouvelles hypothèses, avant de tenter d'établir ce que pourrait être la procédure générale de l'imparfait.

2. La théorie de la pertinence et les temps verbaux

- 3 La théorie de la pertinence de Sperber et Wilson (1985) envisage les faits de langue et de dénotation dans une optique pragmatique radicale : c'est une théorie de la

communication. Pour la théorie de la pertinence, il ne s'agit pas de dresser les typologies, voire topographies, des faits de discours, comme l'ont tenté et le tentent encore parfois les traditions de linguistique de texte héritées de Weinrich. Il s'agit au contraire d'approcher les faits de langage et de dénotation de la manière la plus dynamique possible, et qui soit la plus plausible possible du point de vue cognitif. La théorie de la pertinence cherche à rendre compte du processus interprétatif, c'est-à-dire des opérations mentales et représentationnelles que le destinataire réalise en traitant un énoncé. Dans cette perspective, et se plaçant comme la directe héritière de Grice, la théorie de la pertinence assume que l'interprétation est hautement dépendante du contexte. Cette dépendance contextuelle implique, et cela est central, que la sémantique des expressions linguistiques est fortement sous-déterminée.

- 4 Le processus interprétatif consiste pour le destinataire à récupérer, en fonction des hypothèses contextuelles auxquelles il a accès, l'intention communicative du locuteur, et c'est à l'analyse de ce processus interprétatif que se livre la théorie de la pertinence. Le destinataire construit un contexte d'interprétation en dégageant les hypothèses qui vont lui permettre de récupérer l'intention communicative du locuteur. Pour opérer cette sélection et donc pour orienter son interprétation, le destinataire suppose que le locuteur respecte un principe, le *principe de pertinence* (fondé sur les maximes de Grice), qui prédit qu'à un effort de traitement est associé un effet cognitif qui le compense. Enfin, et pour en finir avec ce panorama, rappelons qu'un effet cognitif s'entend comme étant l'émergence d'une nouvelle hypothèse dans l'environnement cognitif du destinataire, l'annulation d'une hypothèse ou encore la modification d'une hypothèse, soit au niveau de son contenu conceptuel, soit au niveau de la force avec laquelle elle est entretenue.
- 5 La théorie de la pertinence, et cela concerne directement la question des temps verbaux, considère que les expressions linguistiques se divisent en deux catégories : les expressions conceptuelles et les expressions procédurales. Les premières communiquent de l'information conceptuelle, bien que sous-déterminée ; il s'agit par exemple des noms, verbes, adjectifs, etc. En revanche, les expressions procédurales encodent des instructions sur la manière de réaliser l'interprétation, et notamment d'organiser l'information conceptuelle communiquée par l'énoncé ; elles correspondent *grosso modo* à l'idée de Ducrot (1980) que la signification renvoie notamment à des instructions permettant de construire le sens. On les décrit donc non pas par une catégorisation conceptuelle quelconque, au sens de la sémantique traditionnelle, mais par une procédure, dont on considère qu'elle est parcourue par le destinataire selon une logique de choix. Parmi ces expressions procédurales, on trouve les connecteurs, les déictiques et, c'est cela qui nous concerne ici, les temps verbaux. Sur cette question, on se rapportera en particulier à Luscher (1994), Luscher et Sthioul (1996), Sthioul (1998) et Moeschler (1998).
- 6 Pour rendre compte de l'interprétation des temps verbaux, nous chercherons à décrire les procédures qu'ils encodent, plusieurs axiomes étant assumés au sujet de ces procédures. En particulier, les temps verbaux n'ont pas de signification ambiguë : tous les emplois possibles d'un temps verbal correspondent à une seule sémantique fondamentale et invariante.
- 7 De telles procédures, décrivant le fonctionnement interprétatif des temps verbaux, aboutissent, pour tous les temps verbaux, à deux grands types d'interprétations : le destinataire parcourt la procédure de manière à interpréter le prédicat comme dénotant soit un état de fait, soit une pensée au sujet d'un état de fait. Dans ce dernier cas, l'énoncé représente alors une pensée distincte de celle du locuteur à S (*speech point*), ou dans des

termes empruntés à Damourette et Pichon, une pensée distincte de celle du locuteur au *moi-ici-maintenant*.

- 8 Cette distinction référentielle divise, de manière plus générale, les usages dits *descriptifs*, dans lesquels l'énoncé décrit un état de fait, et les usages dits *interprétatifs*, lorsqu'il s'agit d'une pensée représentée. Ce dernier cas concerne les usages non-littéraires du langage, mais aussi les cas d'ironie par exemple ; pour ce qui est des temps verbaux, c'est par cet usage interprétatif qu'on peut rendre compte de divers emplois comme le style indirect libre, mais aussi le présent historique ou narratif comme en (1), le passé composé à référence future (2), le plus-que-parfait qui fait progresser le temps après un passé simple (3), et même des emplois focalisés du passé simple (4), tels qu'ils ont été présentés dans Sthioul (1998).

(1) Un agneau se désaltérait dans le courant d'une onde pure. / Un loup survient à jeun qui cherchait aventure.

(2) Dans un an, j'ai fini ma thèse.

(3) Il prononça une formule magique. En un éclair, le monstre avait disparu.

(4) Paul sortit. Il fit bigrement froid.

- 9 La procédure déclenchée par l'imparfait montrera notamment par quel cheminement le destinataire parvient à interpréter certains prédicats à l'imparfait comme introduisant un usage interprétatif dans lequel un point de vue particulier est adopté par le destinataire, point de vue qui ne correspond pas au *moi-ici-maintenant* du locuteur ; les imparfaits narratifs entrent pour nous dans cette catégorie.

3. Les approches référentielles de l'imparfait

- 10 Au contraire d'approches purement psychologiques comme celle de Damourette et Pichon ou celles issues de la linguistique de texte, nous nous inscrivons dans la lignée des approches référentielles des temps verbaux : pour nous, les temps verbaux ont pour fonction de référer à un moment du temps et ils se distinguent les uns des autres par la manière dont ils réfèrent. Les approches traditionnelles en termes de référence temporelle, qu'il s'agisse de Brunot (1922), Reichenbach (1947) ou Kamp et Rohrer (1983), et même du grammairien classique Nicolas Beauzée (cf. Saussure 1997 et 1998), posent trois observations fondamentales à propos de l'imparfait :

- a) La référence temporelle de l'événement E est fixée par rapport à un situeur R ;
- b) R est antérieur au moment de l'énonciation (le point S chez Reichenbach, ou *speech point*) ;
- c) Les conditions de vérité de E sont réalisées dans une période englobant celle donnée par le situeur R ; autrement dit R est inclus dans E, ou $R \subset E$.

- 11 Au point a) correspond l'idée que l'imparfait est un temps anaphorique, d'où le fait qu'un énoncé à l'imparfait ne serait pas interprétable en isolation (c'est-à-dire sans un R disponible). Quant au situeur R, il est donné par un élément du cotexte : un complément temporel ou un autre événement, comme en témoignent les exemples (5) et (6) :

(5) Hier à huit heures, Marie buvait un café.

(6) Paul entra. Marie buvait un café.

- 12 Le deuxième point se borne à spécifier l'antériorité du situeur par rapport à S, mais ne dit rien de la possibilité effective pour le procès d'être par ailleurs encore vrai dans le présent, c'est-à-dire à S, voire dans le futur. En d'autres termes, E peut être vrai dans le présent ou le futur, mais l'imparfait n'exprime que la concomitance de E avec R. C'est

ainsi qu'on comprend la possibilité de (7) et la difficulté de (8) et (9) (sauf dans le cas d'une interprétation en termes de style indirect libre) :

(7) Il y a une heure, Paul lisait le journal, et ça n'est pas près de changer.

(8) ? Au moment où je vous parle, Paul lisait le journal.

(9) ? Dans une heure, Paul lisait le journal.

- 13 Enfin, le point c), qui pose l'inclusion de R dans E, précise donc que le situeur donne la référence temporelle de E mais aussi détermine un intervalle relativement auquel le procès est non-borné ; E doit au minimum être vrai de la période donnée par R. En (10), exemple emprunté à Ducrot, le procès à l'imparfait trouve en effet ses conditions de vérité sur l'ensemble de la période, et il est impossible d'avoir une restriction temporelle comme *mais seulement en mai*, tandis qu'elle ne pose pas de problèmes à d'autres temps du passé, comme en témoigne (11) :

(10) L'année dernière, Paul habitait à Paris (*mais seulement en mai).

(11) L'année dernière, Paul a habité / habita à Paris, mais seulement en mai.

- 14 La question la plus importante concerne l'idée d'une inclusion de R dans E. Cette hypothèse a en effet deux conséquences notoires.
- 15 La première concerne le blocage des implications d'achèvement. En effet, même si le procès dénoté à l'imparfait est télique, l'implication d'achèvement du procès ne peut être tirée par l'interprétation (ce qui plaide par ailleurs en faveur d'une approche aspectuelle qui prend en compte non seulement les caractéristiques sémantiques propres du prédicat mais aussi le temps verbal auquel il est employé). C'est ce blocage que nous observons en (12), tandis que (13) montre qu'un autre temps du passé, comme le passé composé, conserve les implications d'achèvement :

(12) Pendant la réunion, Marie buvait un café, qu'elle n'a d'ailleurs jamais fini.

(13) Pendant la réunion, Marie a bu un café, *qu'elle n'a d'ailleurs jamais fini.

- 16 La deuxième conséquence, bien connue, de l'inclusion de R dans E est l'englobement par un procès à l'imparfait du procès au passé simple avec lequel il est en relation ; il n'y a donc pas de progression temporelle possible ; c'est ce qu'on observe en (14), au contraire de (15) qui marque, quant à lui, une progression temporelle entre les deux énoncés.

(14) Paul entra. Marie téléphonait.

(15) Paul entra. Marie téléphona.

- 17 Cette description générale présente toutefois des insuffisances connues ; les plus importantes sont au nombre de cinq.
- 18 Premièrement, il existe des imparfaits sans antécédent (c'est-à-dire sans possibilité de trouver un R par un complément temporel ou un événement au passé simple), comme (16) :

(16) Le laitier me disait que tu lui dois encore 100 francs (Tasmowski-De Ryck 1985).

- 19 Deuxièmement, certains imparfaits rendent effectivement compte d'une situation présente, comme (17), imparfait hypocoristique :

(17) Il avait mal à la papatte, le toutou.

- 20 Troisièmement, certains imparfaits rendent compte d'événements non pas situés dans le passé mais dans l'irréalité :

(18) Une minute de plus, le train déraillait.

- 21 Quatrièmement, on trouve des cas où l'imparfait mène effectivement au bornage droit du procès ; autrement dit, l'interprétation conclut que $E \subset R$ et que le procès a été mené à son terme :

(19) Le lendemain, il partait.

- 22 Cinqüièmement et finalement, certains procès à l'imparfait n'englobent pas le procès précédent au passé simple, comme en (20) que nous empruntons à Molendijk (1990) :

(20) Pierre alluma la lampe. La lumière donnait à la pièce un air de tristesse désolée (Molendijk 1990).

- 23 S'il est donc nécessaire de prendre en considération les observations des approches référentielles classiques, il est indispensable de les réviser ou de les affiner suffisamment pour rendre compte des usages de l'imparfait qui viennent d'être évoqués de (16) à (20). Pour ce faire, nous allons présenter trois hypothèses que nous allons justifier dans une description générale de l'imparfait.

4. Une description pragmatique de l'imparfait

- 24 Les deux premières hypothèses que nous posons concernent une manière de redéfinir la problématique dans l'opposition que nous avons évoquée plus haut entre les usages descriptifs, destinés à représenter un état de fait, et les usages interprétatifs, destinés à représenter une représentation (une pensée) au sujet d'un état de fait.

- 25 La première hypothèse stipule que la description classique est vraie des usages descriptifs, et nous l'énoncerons comme suit : *lorsque le procès décrit un état de fait, il est à la fois vrai que R est inclus dans E et que R est antérieur au moment de l'énonciation* ; autrement dit, on peut rendre compte des usages descriptifs par ces deux caractéristiques (en b, nous reprenons la notation reichenbachienne pour marquer l'antériorité) :

- a) $R \subset E$
- b) R-S

- 26 Observons quelques exemples de ce cas.

(21) Soudain, joyeux, il dit : Grouchy. C'était Blücher (Hugo, *Contemplations*).

- 27 Ce que communique ce célèbre exemple d'Yvon (1926), c'est qu'au moment où Napoléon dit « Grouchy », ce que décrit « C'était Blücher » est un état de fait du monde, connu du seul narrateur omniscient ; le locuteur peut assumer directement l'information qu'il transmet. C'est aussi le cas de (22) et de (23), ainsi que de (5) et de (6) mentionnés plus haut :

(22) Paul regarda par la fenêtre. Il neigeait.

(23) Marie entra dans le bureau du président. Une copie du budget était sur la table (d'après Dowty 1986).

- 28 (22) peut rendre compte d'une perception, mais cela n'est aucunement nécessaire : les relations temporelles suffisent, et nous observons que l'imparfait inclut sans peine le procès au passé simple. D'ailleurs, rien n'empêche d'avoir (22') :

(22') Paul regarda par la fenêtre. Il neigeait, mais il ne s'en aperçut pas.

- 29 Notre deuxième hypothèse concerne le fait que le destinataire peut ne pas obtenir suffisamment d'effet en interprétant un procès à l'imparfait en usage descriptif, auquel cas il est amené à enrichir son interprétation. Nous dirons que *si (et seulement si) l'interprétation descriptive est sous-informative ou bloquée par des hypothèses contextuelles, le destinataire conclut à un usage interprétatif de l'imparfait*. L'usage interprétatif suppose la représentation d'une pensée, plus précisément d'un *sujet de conscience* distinct du locuteur au moment de l'énonciation. Cette hypothèse ressemble à la notion de toncal et

d'actualité chez Damourette et Pichon, mais ne provient pas pour nous directement de la signification de l'imparfait.

- 30 En effet, nous nous distançons de Damourette et Pichon et d'autres approches, en particulier de celles qui fondent leur description sur une distinction entre temporel et modal ou de celles qui, comme Fleischman, supposent que les temps verbaux peuvent s'affranchir de leur valeur aspectuo-temporelle pour recevoir d'autres fonctions pragmatiques. Pour nous, *l'imparfait donne bel et bien des instructions temporelles*, et c'est là notre troisième hypothèse fondamentale. Nous considérons donc que c'est bien pour des raisons temporelles ou aspectuelles que le destinataire conclut à un usage interprétatif, et non selon des principes qui dénierait à l'imparfait sa fonction essentiellement temporelle. En d'autres termes, c'est à travers le processus d'assignation d'une référence temporelle que le destinataire est amené à inférer un sujet de conscience. Il en est de même dans les exemples (3) et (4) notés plus haut, et qui concernent respectivement le plus-que-parfait et le passé simple :

(3) Il prononça une formule magique. En un éclair, le monstre avait disparu.

(4) Paul sortit. Il fit bigrement froid.

- 31 Il devient donc envisageable de dégager les premiers éléments du processus interprétatif commandé par l'imparfait. Notre approche, rappelons-le, est procédurale, ce qui implique d'une part que l'imparfait a une sémantique fondamentale invariante et d'autre part qu'il mène à des enrichissements variables commandés par le contexte.

- 32 En premier lieu, quelle va donc être la sémantique fondamentale de l'imparfait ? De manière axiomatique, nous posons que l'imparfait marque l'appréhension interne du procès, ce qui correspond d'ailleurs à une hypothèse souvent rencontrée dans la littérature. Mais nous poserons les choses de manière plus précise : pour nous, *le procès à l'imparfait est vu selon un point de perspective P, abstrait et sous-déterminé, inclus dans le procès*. Nous le noterons par une formule simple, dans laquelle P conserve un degré élevé d'abstraction :

Sémantique fondamentale de l'imparfait : $P \subset E$.

- 33 Nous avons deux raisons de poser cet axiome. Premièrement, il faut noter que conserver tel quel $R \subset E$ est trop problématique s'il s'agit d'un R défini comme le moment du temps récupéré dans le cotexte ; tous les contre-exemples que nous avons notés plus haut montrent que l'hypothèse de $R \subset E$ est trop forte. Deuxièmement, on ne peut faire l'économie de l'appréhension interne du procès, y compris pour l'imparfait narratif ou de rupture. Un indice de cette appréhension interne du procès dans l'imparfait narratif, qui par ailleurs montre qu'il est erroné de supposer que l'imparfait narratif est interchangeable avec un passé simple, est à trouver dans le comportement de l'adverbe « déjà », qui reste naturel avec l'imparfait narratif mais pas avec le passé simple. On le voit dans les exemples suivants :

(24) Le train quitta Genève. Quelques heures plus tard, il entra déjà en Gare de Lyon.

(25) Le train quitta Genève. Quelques heures plus tard, il entra?djà en Gare de Lyon.

- 34 La procédure s'organise donc ainsi : la sémantique de l'imparfait est $P \subset E$, et la tâche du destinataire consiste à attribuer une valeur à la variable P.
- 35 Pour l'usage descriptif, qui constituera pour nous la première « branche » de la procédure, la question se résout facilement : le destinataire attribue à P la valeur fournie par le situeur R. En usage descriptif, nous obtenons donc la combinaison suivante :

Usage descriptif : $P \subset E$ et $P=R$.

- 36 Comme on l'a proposé dans notre deuxième hypothèse, le destinataire peut être amené à enrichir cette interprétation pour obtenir un usage interprétatif. On observe trois conditions suffisantes et indépendantes d'émergence de l'usage interprétatif de l'imparfait, c'est-à-dire trois cas de figure où P ne peut recevoir la valeur de R .
- 37 Le premier cas concerne la situation dans laquelle le destinataire n'a rien à sa disposition dans le cotexte qui puisse lui servir de situeur R . C'est le cas des imparfaits sans antécédents et des imparfaits hypocoristiques, comme (16) et (17) cités plus haut.
- 38 Le deuxième cas concerne la situation dans laquelle le destinataire, pour des raisons contextuelles, infère l'achèvement du procès, ce qui rend impossible la relation RE , comme en (26) et (27), cas classiques d'imparfait de rupture :
- (26) Le mystérieux appareil se posa ensuite sur un chemin de terre dans un nuage de poussière. Quelques instants plus tard, l'engin disparaissait rapidement dans un bruit assourdissant (Le Figaro, cité par Klum 1961 : 270).
- (27) L'autobus s'arrêta pour permettre à deux musulmans de prendre place. Quelques instants plus tard, une explosion éclatait (*La Radiodiffusion française*, citée par Klum 1961 : 115).
- 39 Troisièmement, le destinataire, toujours pour des raisons contextuelles, infère la progression temporelle, ce qui rend de même impossible la relation d'inclusion entre R et E , comme en (28) et (29) :
- (28) Pierre alluma la lampe. La lumière donnait à la pièce un air de tristesse désolée.
- (29) A mon grand étonnement, je vis que le colosse tombait par terre. La masse de son corps recouvrait une grande partie du tapis (Molendijk 1990).
- 40 En usage interprétatif, allouer à P la valeur d'un R est donc soit impossible comme en (16) ou (17), soit sous-informatif comme en (26) et (27), soit encore contradictoire avec une hypothèse contextuelle, comme en (28) et (29). En (26) et (27), ne pas inférer l'achèvement du procès rendrait l'interprétation sous-informative de manière évidente, et en (28) et (29), des hypothèses contextuelles fortes, auxquelles correspondent des relations causales ou stéréotypiques entre procès, rendent impossible une lecture dans laquelle le temps ne progresserait pas.
- 41 Dans tous ces cas, le destinataire cherche un autre moyen de doter la variable P d'une valeur. Selon notre hypothèse, il tente alors d'assimiler P à un moment de conscience C , relativement auquel il peut obtenir de manière consistante l'inclusion dans le procès.
- 42 Posons en d'autres termes les opérations du destinataire :
- a. Le destinataire cherche à construire la relation $P \subset E$.
 - b. $R = P$ est impossible, car $R \subset E$ n'est pas satisfaisant.
 - c. Il existe un moment de conscience C qui satisfait la condition $C \subset E$.
 - d. Le destinataire tente de réaliser $P = C$.
- 43 L'usage interprétatif de l'imparfait reçoit donc la description suivante, qui la contraste avec celle de l'imparfait en usage descriptif tout en maintenant, comme lui, la sémantique invariante :
- Usage interprétatif : $P \subset E$ et $P = C$.
- 44 Nous allons développer plus précisément les deux cas de figure qui correspondent approximativement à ce que la tradition recoupe sous les termes d'imparfait de rupture ou d'imparfait narratif, à savoir les cas où le destinataire infère l'achèvement du procès et ceux où il infère la progression temporelle.

5. Inférences d'achèvement et de progression temporelle à l'imparfait

- 45 Dans le premier cas de figure, l'énoncé à l'imparfait demande au destinataire d'inférer l'achèvement du procès. Du strict point de vue des informations temporelles, l'imparfait fonctionne alors de manière équivalente à un autre temps verbal, en général le passé simple, comme en (26) et (27), mais parfois aussi, relevons-le, le plus-que-parfait, comme en (30) :

(30) Judith ne reconnut pas le « joyeux colporteur » qui le quittait quelques semaines plus tôt (A. Schwarz-Bart, *Le dernier des justes*, cité par Klum 1961 : 258).

- 46 Pourquoi supposer que le destinataire est amené à inférer un sujet de conscience ? Pour nous, c'est justement en cela que résiderait la justification de l'emploi de l'imparfait : pour inférer un achèvement, nul besoin d'un imparfait, et le locuteur aurait pu de manière plus économique le faire avec un autre temps verbal. Si le locuteur a utilisé l'imparfait, c'est pour communiquer autre chose, en l'occurrence davantage, que l'achèvement : amener le destinataire à la prise en compte d'une pensée représentée. Nous retrouvons là une justification en termes de pertinence : l'effet obtenu avec l'imparfait n'est pas le même qu'avec un passé simple ou un plus-que-parfait. Il s'agit donc d'expliquer pourquoi le locuteur a bel et bien fait usage d'un imparfait, sans pour autant annuler un quelconque trait sémantique du temps verbal, comme cela se fait parfois en sémantique du discours, mais plutôt en tirant parti des propriétés de cette forme. Il faut en outre relever un fait important : un énoncé de type « x temps après » + imparfait> peut recevoir des interprétations variables en fonction du contexte, et l'imparfait de rupture n'est qu'un cas particulier d'un phénomène plus général où l'énoncé communique une pensée représentée à cause de l'achèvement du procès ; on trouve aussi dans ces usages interprétatifs des imparfaits traditionnellement décrits comme imparfaits d'irréalité, et des énoncés au style indirect libre. On le constate aisément avec les exemples (31), (32) et (33) :

(31) Le chef de la sécurité intervint juste à temps. Cinq minutes après, le train partait.

(32) Paul s'énerva. Il fallait arriver à la gare à 8 heures dernier délai. Cinq minutes après, le train partait.

(33) Le chef de gare donna le signal. Cinq minutes après, le train partait.

- 47 (31) est un énoncé qui pointe sur un événement dans l'irréalité. (32) s'interprète naturellement comme un cas de style indirect libre : c'est la pensée de Paul qui est représentée par l'énoncé à l'imparfait. Enfin, (33) est un imparfait de rupture au sens traditionnel. Dans tous ces cas, pour nous, le destinataire est amené à construire un sujet de conscience. En (31), cette opération permet de présenter un procès à l'intérieur d'un univers hypothétique. En (32), le procès non encore réalisé est considéré selon le point de vue de Paul. En (33), l'effet de subjectivisation est similaire, ce qui n'empêche pas de tirer également, par ailleurs, l'inférence que l'événement a réellement eu lieu, d'où sa commutabilité temporelle avec le passé simple.
- 48 Plusieurs remarques sont aussi nécessaires à propos de l'autre cas de figure, que nous avons exemplifié plus haut avec les énoncés (28) et (29), à savoir les énoncés à l'imparfait dans lesquels le destinataire est amené pour des raisons contextuelles à inférer la progression temporelle par rapport à un procès dénoté antérieurement¹. La sémantique

du discours a généralement traité ce cas par ce qu'on pourrait appeler la thèse de l'état impliqué (cf. Kamp et Rohrer 1983, Vet 1991, Molendijk 1990). L'énoncé à l'imparfait ne fixerait pas sa référence temporelle relativement à l'événement précédent, mais par rapport à l'état du monde qu'il implique, qui fournirait alors tout naturellement le situeur R ; pour nos exemples, cet état impliqué est la situation où la lampe est allumée (28) ou celle où le colosse gît à terre (29). On trouverait alors un biais pour maintenir l'idée de la stagnation temporelle, mais elle concerne alors la simultanéité avec la situation lexicalement impliquée : *allumer la lampe* implique *la lampe est allumée*. Nous ne conservons pas cette approche, car elle pose d'épineux problèmes. Tout d'abord, comme le montre Tasmowski-De Ryck, on ne voit pas pourquoi la thèse de l'état impliqué ne marcherait pas en (34) ; pourtant il faut se rendre à l'évidence que cet énoncé est difficilement acceptable :

(34) ? Paul tomba raide mort. Sa femme appelait à l'aide (Tasmowski-De Ryck 1985).

- 49 Par ailleurs, un énoncé comme (35) est naturel bien qu'il n'y ait aucune implication qui lie l'événement de monter dans l'autobus avec le fait que l'autobus roule : il faut faire des inférences supplémentaires, ce qui ne constitue d'ailleurs pas une difficulté :

(35) Paul monta dans l'autobus. La vitesse et les nids de poule provoquaient une impression de cataclysme.

- 50 Enfin, et c'est peut-être la meilleure raison de réfuter la thèse de l'état impliqué, on ne voit pas pourquoi un énoncé comme (14) ne recevrait pas de description en termes d'état impliqué : après tout, que Paul entre peut être un « fait transitionnel » et l'imparfait pointerait alors sur le résultat, à savoir *Paul est dans la pièce* :

(14) Paul entra. Marie téléphonait.

- 51 Une telle explication fournirait cependant une description erronée, puisqu'il faudrait supposer que Marie ne téléphone pas avant l'arrivée de Paul.

- 52 Pourquoi, cependant, supposer que dans les cas de progression temporelle également, le destinataire infère un sujet de conscience ?

- 53 Premièrement, nous voudrions noter un argument linguistique en faveur d'un tel effet de subjectivisation : l'insertion d'un « maintenant », adverbe déictique (« nynégocentrique ») qui suppose comme tel un sujet d'appréhension contemporain du procès, nous semble rendre l'énoncé plus naturel sans en modifier les caractéristiques générales. Reprenons les exemples (28) et (29) avec cette modification :

(36) Pierre alluma la lampe. La lumière donnait maintenant à la pièce un air de tristesse désolée.

(37) A mon grand étonnement, je vis que le colosse tombait à terre. La masse de son corps couvrait maintenant une grande partie du tapis.

- 54 Deuxièmement, il y a souvent un sujet de conscience directement récupérable dans le cotexte, auquel cas l'effet obtenu est semblable au style indirect libre, comme le note Tasmowski-De Ryck. En (28) comme en (36), Pierre est un candidat évident au rôle d'observateur. En (29) comme en (37), « je vis que » ne laisse aucun doute sur la présence d'un sujet d'appréhension du procès. Et si aucun sujet de conscience n'est disponible dans le cotexte, nous faisons l'hypothèse que le destinataire le construit ; cela ne constitue aucunement une difficulté, et le coût interprétatif est alors compensé par un effet très fort. Cela apparaît dans de nombreux commentaires sportifs, comme en (38), où l'on peut raisonnablement admettre que le journaliste laisse entendre qu'il était présent lors des événements :

(38) A 18h42, Soper regagnait son stand. La voiture était poussée à l'intérieur de son box et toute l'équipe s'empressait d'enlever les éléments arrière de la carrosserie (*Auto-Hebdo*, 18.6.97).

- 55 En (39), dans le roman de Goncourt *Les frères Zemganno*, conformément à l'esthétique impressionniste, les événements sont saisis instant après instant sans qu'on en voie les bornes :

(39) Enfin, lorsque la charrette paraissait viciée, se faisait voir un individu cocasse, dont la bouche semblait fendue jusqu'aux oreilles par un restant de peinture mal effacée, Bâillant avec cette bouche, il s'étirait longuement... apercevait la rivière, disparaissait au fond de la voiture, et reparait coiffé de balances à pêcher les écrevisses (E, de Goncourt, *Les frères Zemganno*).

- 56 Plus proche de nous, Simenon est aussi connu pour ce genre d'effet :

(40) La clef tourna dans la serrure, Monsieur Chabot retirait son pardessus qu'il accrochait à la porte d'entrée, pénétrait dans la cuisine et s'installait dans son fauteuil d'osier (Simenon, *La danseuse du Gai-Moulin*, cité par Tasmowski-De Ryck 1985).

- 57 Ici, Simenon invite le lecteur à envisager la psychologie de ses personnages par le biais de leur comportement, dans la tradition du roman behaviouriste.

- 58 Dans tous ces cas, le destinataire infère à partir de données contextuelles la progression temporelle, et en vertu du fait qu'il peut inférer un sujet de conscience tel que le moment d'appréhension C peut s'inclure dans E, il le construit et attribue cette valeur à P.

- 59 A ce stade, on peut souligner que les différents usages de l'imparfait que nous avons rencontrés peuvent se décrire en trois cas, que l'on peut formuler par une double opposition dans la tradition narratologique de Genette, c'est-à-dire en termes de focalisation. D'abord, les énoncés à l'imparfait en usage descriptif, qui assimilent donc P à R, seraient des énoncés non-focalisés ; les énoncés à l'imparfait en usage interprétatif seraient quant à eux focalisés, et se diviseraient entre des cas de focalisation interne, pour lesquels le sujet de conscience est récupéré dans le cotexte (exemples (28) et (29)), et en focalisation externe, lorsque le sujet de conscience est construit, comme dans l'exemple de Simenon ou le reportage sportif de (38). Larochette (1980 : 295) et Tasmowski-De Ryck (1985 : 73), le premier par l'idée de l'imparfait « d'observation libre » et la deuxième par l'idée que le point de référence est donné par le moment de perception, font en définitive des remarques semblables et auxquelles notre réflexion doit beaucoup.

- 60 Maintenant que nous avons vu les énoncés à l'imparfait qui forcent l'achèvement des procès et ceux qui forcent la progression temporelle, il faut observer le cas très courant dans lequel un imparfait avec achèvement du procès est suivi d'un ou de plusieurs imparfaits marquant la progression temporelle tout en produisant un effet de subjectivisation. Par exemple, (41), repris de Lips (1927), qui y voit déjà un cas de style indirect libre, produit un effet de focalisation interne :

(41) Ma résolution fut prise. Cette femme serait ma maîtresse. je commençai mon rôle de postulant en dansant avec Olympe. Une demi-heure après, Marguerite, pâle comme une morte, mettait sa pelisse et quittait le bal (Dumas, *La dame aux camélias*).

- 61 Lorsque le destinataire traite un énoncé à l'imparfait qui demande la progression temporelle, il est conduit à annuler une hypothèse anticipatoire qui concerne le traitement de l'imparfait, à savoir *Le temps ne progresse pas avec l'imparfait*. Cette hypothèse annulée, il devient alors plus ou moins équiprobable que l'énoncé soit suivi

d'un imparfait avec stagnation temporelle, comme en (42), ou d'un imparfait avec progression temporelle, comme en (38) :

(42) A 18h42, Soper regagnait son stand. La voiture était en flammes. Une épaisse fumée se dégageait de l'habitacle.

(38) A 18h42, Soper regagnait son stand. La voiture était poussée à l'intérieur de son box et toute l'équipe s'empressait d'enlever les éléments arrière de la carrosserie (*Auto-Hebdo*, 18.6.97).

- 62 Enfin, et c'est sur cette dernière remarque que nous terminerons ces observations, une fois un sujet de conscience construit, on peut avoir avec beaucoup de facilité des imparfaits en usage interprétatif en cascade, puisque, précisément, le sujet de conscience est saillant.

6. Conclusion : une procédure de l'imparfait

- 63 Nous voyons maintenant dans quelle direction s'oriente la construction de la procédure interprétative déclenchée par l'imparfait. Cette procédure de l'imparfait, conçue comme un algorithme, suppose que le destinataire réalise un parcours d'instructions organisées entre elles, et qu'il réalise ce parcours en effectuant des choix en fonction de paramètres essentiellement contextuels. Ce qui préside aux diverses « décisions » que le destinataire prend, c'est d'abord la saillance d'hypothèses contextuelles déclenchées par le traitement des expressions conceptuelles en présence. Ainsi, pour prendre un exemple simple, si la séquence énonciative met en relation des concepts comme l'allumage d'une lampe et la lumière dans une pièce, le destinataire accède à une hypothèse contextuelle forte, fondée sur sa connaissance encyclopédique, contraignant l'ordre des événements entre eux. En réalité, il est cognitivement vraisemblable que le destinataire fasse alors, en fait, un pari : dans quelque chose comme (43), le destinataire parie sur le plus vraisemblable en fonction de données contextuelles par ailleurs connues, et cela qu'il choisisse de faire progresser le temps avec l'énoncé à l'imparfait ou qu'il choisisse d'avoir un imparfait qui qualifie simplement la situation immédiatement antérieure à l'action sur l'interrupteur :

(43) Pierre tourna l'interrupteur. La lumière aveuglante donnait à la pièce un air de laboratoire.

- 64 Nous disons que la logique qui préside aux choix du destinataire est en ce sens *non prudente* : il parie sur une solution, en courant le risque mesuré de parvenir à quelque chose qui n'est pas consistant, auquel cas il doit réviser ses choix, c'est-à-dire reprendre la procédure. Cette logique suppose donc une possibilité de révision.
- 65 De plus, cette logique de choix est non-monotone ; cela signifie que les relations d'implications et d'implications qui sont mises en place ne sont pas, généralement, des implications monotones (implications matérielles ou « nomologiques ») mais des cas de figure « très vraisemblables ». Le contexte guide le destinataire vers l'interprétation la plus plausible, mais les mêmes concepts peuvent, en fonction du contexte, orienter l'interprétation vers des directions différentes, c'est-à-dire des parcours de procédure différents.
- 66 Pour en revenir à notre imparfait, la procédure peut s'énoncer d'abord en termes simples. Nous avons la sémantique fondamentale de l'imparfait : $P \subset E$, autrement dit le procès est appréhendé depuis un point de perspective P qu'il englobe. Le destinataire cherche alors à trouver un élément susceptible de saturer cette variable P, c'est-à-dire susceptible de fournir sa valeur à P. S'il parvient à donner à P la valeur d'un R cotextuel, et que cette

opération le mène à suffisamment d'effet, et que de plus cette interprétation n'est pas contrecarrée par une hypothèse contextuelle, le destinataire réalise cette opération et aboutit alors à un usage descriptif de l'imparfait : l'énoncé rend compte d'un état de fait. En revanche, si le destinataire infère l'achèvement du procès ou la progression temporelle, le destinataire cherche à allouer à P la valeur fournie par un sujet de conscience à un moment C. Si le sujet de conscience est disponible dans le cotexte, il réalise directement $P = C$; si un tel sujet n'est pas disponible, le destinataire le construit, et à ce moment seulement, il peut établir la relation $P = C$; ces deux derniers cas correspondent à des usages interprétatifs de l'imparfait. Enfin, il va sans dire que si ni l'usage descriptif ni l'usage interprétatif ne donnent de résultat pertinent, l'énoncé est problématique ou mal formé.

67 L'algorithme qui rend compte de cette procédure est celui-ci ; nous notons *I* pour interprétation, EC pour effet cognitif pertinent (effet cognitif compensant le coût de traitement), HC pour hypothèse contextuelle et Co pour cotexte :

68 *Procédure (Imparfait)*

1. $P \subset E$.
2. Si $\exists R$ tel que
 $[\exists / (R \subset E) \wedge I \rightarrow (EC) : \exists (HC \text{ telle que } HC \rightarrow \neg I)]$
 alors:
 3. $I \rightarrow (P \subset E \wedge P = R)$. Fin.
4. Sinon
5. Si $\exists HC$ telle que
 $(HC \rightarrow \text{achèvement} \vee \text{progression})$ alors :
 6. Si $\exists C \in Co$ alors $I \rightarrow (P \subset E \wedge P = C)$. Fin.
7. Sinon
8. Inférer C tel que $I \rightarrow (P \subset E \wedge P = C)$. Fin.
9. Sinon
10. * *I*

69 Cette procédure n'est pas parfaite, car il faudrait lui adjoindre de manière plus précise l'accès aux données contextuelles. En particulier, dès que des hypothèses contextuelles interviennent dans le calcul, il faut dans l'idéal être capable de faire usage d'un moteur d'inférence plus défini que celui de la théorie de la pertinence, qui se résume à la logique sans disposer d'une théorie adéquate et formalisée, pour l'instant, des relations entre concepts ni de la saillance des hypothèses. Elle a pourtant l'avantage de laisser ouvertes de nombreuses possibilités dans ce domaine sans contraindre abusivement ou artificiellement l'émergence de ces hypothèses, et d'être dynamique, pragmatique et cognitivement plausible.

70 Enfin, cette procédure peut être détaillée, et les paramètres existent qui pourraient permettre d'autres sorties dans les usages interprétatifs, prenant en compte tous ces imparfaits que des taxinomies dépassées classaient encore comme *imparfait de rupture*, *imparfait forain*, *imparfait d'atténuation*, et ainsi de suite.

BIBLIOGRAPHIE

- BRUNOT F. 1922, *La pensée et la langue*, Paris, Masson.
- DAMOURETTE J. et PICHON E. 1911-1936, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, tome V, D'Artey, Paris.
- DOWTY D. R. 1986, « The effects of aspectual class on the temporal structure of discourse : semantics or pragmatics ? », *Linguistics and philosophy* 9, 37-61.
- DUCROT O. 1979, « L'imparfait en français », *Linguistische Berichte* 60,1-23.
- DUCROT O. 1980, *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- FLEISCHMAN S. 1991, « Verb tense and point of view in narrative », in Fleischman S. et Waugh L. F. (eds), *Discourse pragmatics and the verb*, London/New York, Routledge, 27-44.
- GENETTE G. 1972, *Figures III*, Paris, Seuil.
- GRICE P. 1975, « Logic and conversation », in Cole P. et Morgan J. L. (eds), *Syntax and Semantics 3 : Speech Acts*, New-York, Academic Press, 41-58.
- KAMP H. et ROHRER C. 1983, « Tense in Texts », in Bauerle R., Schwarze C. et von Stechow A. (eds), *Meaning, Use, and Interpretation of Language*, Berlin/New York, de Gruyter, 250-269.
- KLUM A. 1961, *Verbe et adverbe*, Uppsala, Almqvist et Wiksell.
- LAROCETTE J. 1980, *Le langage et la réalité*, vol. II, Munich, Wilhelm Fink.
- LIPS M. 1926, *Le style indirect libre*, Paris, Payot.
- LUSCHER J.-M. 1994, « Les marques de connexion : des guides pour l'interprétation », in Moeschler J., Reboul A., Luschier J.-M. et Jayez J., *Langage et pertinence*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.
- LUSCHER J.-M. et STHIOUL B. 1996, « Emplois et interprétations du Passé Composé », in *Cahiers de Linguistique Française* 18, 187-217.
- MOESCHLER J. et alii 1998, *Le temps des événements*, Paris, Kimé.
- MOLENDIJK A. 1990, *Le passé simple et l'imparfait : une approche reichenbachienne*, Amsterdam / Atlanta, Rodopi.
- REICHENBACH H. 1947, *Elements of symbolic logic*, New York, Free Press.
- SAUSSURE L. de 1997, « Le temps chez Beauzée : algorithmes de repérage, comparaison avec Reichenbach et problèmes théoriques », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 49, 171-195.
- SAUSSURE L. de 1998, « L'approche référentielle : de Beauzée à Reichenbach » in Moeschler J. et alii (1998), *Le temps des événements*, Paris, Kimé, 19-44
- SPERBER D. et WILSON D. 1989, *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.
- STHIOUL B. 1998, « Temps verbaux et point de vue », in Moeschler et al., *Le temps des événements*, Paris, Kimé, 197-220.
- TASMOWSKI-DE RYCK L. 1985, « L'imparfait avec et sans rupture », *Langue française* 67, 59-77.

VET C. 1991, « The temporal structure of discourse : setting, change, and perspective », in Fleischman S. et Waugh L. R. (eds), *Discourse pragmatics and the verb*, London/New York, Routledge, 7-25.

WEINRICH H. 1973, *Le temps*, Paris, Seuil.

YVON H. 1926, *L'imparfait de l'indicatif en français*, Paris, Les Belles Lettres.

NOTES

1. Dans le modèle des inférences directionnelles développé par Jacques Moeschler, nous dirions qu'il y a alors une inférence en avant (ce que l'on trouve aussi dans certaines traditions anglo-saxonnes sous le terme de *forward inference*).

RÉSUMÉS

Selon la théorie de la pertinence, l'imparfait, comme les autres temps verbaux, est une expression procédurale. Interpréter un imparfait comme « narratif » résulterait donc du parcours, par le destinataire, d'un chemin particulier dans la procédure de l'imparfait. Cet article défend l'idée que pour construire l'interprétation narrative de l'imparfait, le destinataire est amené à inférer un sujet de conscience, et donc à construire une représentation en fonction d'un point de vue distinct du locuteur au « moi-ici-maintenant ».

As Relevance theory states, we assume in this paper that tenses encode procedural information. About the imparfait, we shall argue that the « narrative » effect is the result of a specific branch of the imparfait procedure. The aim of this article is to suggest that the hearer, in order to build this narrative interpretation of the imparfait, has to infer a subject of consciousness distinct from the speaker at the speech moment.

AUTEURS

LOUIS DE SAUSSURE

Département de linguistique
Université de Genève
louis.desaussure@lettres.unige.ch

BERTRAND STHIOUL

Département de linguistique
Université de Genève
bertrand.sthioul@lettres.unige.ch